

# CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé  
rue des Vingt-Deux, n° 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES  
ON TRAITE A FORFAIT.



THÉO HANNON

## SOMMAIRE

Théo Hannon,	Hub. Krains.
Mon Procès,	Camille Lemonnier.
Crapuliana,	Nonard.
Croquis suburbains,	A. J.
A Bayreuth,	L. Kefer.
Chronique théâtrale,	Loïs de Giral.

## Théo Hannon.

La grise monotonie de la société actuelle qui se débarrasse insensiblement de tous ses éléments originaux et pittoresques pour ne laisser subsister que des types coulés dans un même moule, ayant les mêmes idées terre à terre, les mêmes aspirations mesquines,

heurte la nature délicate des poètes et l'on comprend qu'ils s'en aillent, comme Giraud, pèleriner dans les siècles défunts où les hommes ne restaient pas impassibles devant les œuvres d'art ; qu'ils s'enveloppent de silence, comme Rodenbach, ou bien qu'ils se cloïrent, avec Severin, dans les chimériques jardins plantés de lys au milieu desquels se promènent lentement quelques vierges pâles. De plus en plus rares sont les poètes qui se penchent sur l'humanité pour y puiser l'inspiration, et ceux que leur nature et la forme de leur talent ont conduit à l'examen du milieu dans lequel ils vivent n'ont pas dû se livrer à un bien long grattage pour écailler le vernis d'hypocrisie sous

lequel l'homme moderne cache sa nature foncièrement vicieuse de blasé. Parmi ceux-ci, Théo Hannon occupe une des premières places pour avoir écrit les *Rimes de joie*, un beau livre qui figure dignement parmi les meilleures œuvres écloses en Belgique pendant ces dernières années et justifie ces vers que feu Monselet consacrait à l'auteur dans *Inventeurs et Inventés*, une poésie dont chaque strophe encadre le nom d'un artiste : Paul Arène, Richepin, Champsaur, Aicard, etc :

Si vous aimez tant Baudelaire,  
Ajoute Théodore Hannon,  
Inventez-moi ! J'ai sa colère  
Et sa rime patibulaire  
Et son suaire pour pennon !

Il fallait, en effet, un peu du talent du puissant auteur des *Fleurs du Mal* pour fouiller avec cette acuité la cervelle du blasé moderne et nous dire ses préoccupations malsaines, ses amours pimentées avec leur douloureux cortège de fièvres, d'ennuis, de sanglots désespérés et de noires rancœurs. La femme, ici, n'est pas cet être gracieux aux lignes pures, aux contours suavement modelés, aux chairs fermes colorées par un sang riche, à la physionomie calme où se reflète la candeur d'une âme ingénue ; cette sérénité et cette douceur constituent un trop fade régal pour nos sens affinés par une pratique immodérée des plaisirs. La femme vers laquelle nos désirs s'envolent comme une bande d'oiseaux de proie est un être fantasque, tout en nerfs, habile à graduer les attraits de sa beauté artificielle. Ecoutez ces vers :

Il est de ces femmes bizarres...  
Dans leurs terribles arsenaux  
Etincellent des armes rares  
Que recurent d'après fourneaux.

Leur regard aigu, c'est un glaive  
Jusqu'aux moelles vous transperçant,  
De leur chevelure s'élève  
Un parfum sauvage et puissant.

Leurs caresses sont des blessures  
Qui font saigner l'âme longtemps,  
Et leurs baisers sont des morsures,  
Leurs larges baisers éclatants !

Et ceux-ci :

J'aime une femme maigre, ô maigre !  
...Une idéalisation...

Nul angle chez elle n'est aigre ;  
Sa maigreur fait ma passion !

Mieux que la plus ployante lame  
Ses muscles d'acier sont trempés,  
Son corps mince que l'Art acclame  
A des nerfs d'archal, bien groupés.

Ses membres tenus se forgèrent  
Sur l'enclume de quelque enfer  
Et, lorsque ses sens s'exagèrent,  
Preignent la vaillance du fer.

Sa peau que durcissent les veilles,  
Des marbres grecs a le poli  
Et son squelette les merveilles  
Du terrible dans le joli !

On devine les effets de ces amours privées ; elles portent le plaisir à des hauteurs où l'esprit attrape le vertige, vacille, titube et finit par sombrer dans le noir du spleen. Ce sont alors des imprécations et des anathèmes douloureusement bramés dans les accès de rage impuissante :

Quant à l'amour, qu'il soit maudit  
O le plus vain de tous les termes !

Amour, Amour, on t'a bien dit  
Un contact coûteux d'épidermes.

Encore des appels suppliants aux seules choses qui puissent procurer quelques minutes d'oubli : les liqueurs :

Philtre charmant, ô toi que redoutent les mères  
Et les amantes, philtre aux caresses amères,

Absinthe, viens à nous dans l'infini des spleens !

Ce tableau d'une société amollie qui semble glisser lâchement au néant, Hannon l'a détaillé en de beaux vers merveilleusement ciselés, impeccablement rimés, où les images s'incrument comme des pierres précieuses et pro-

jettent sur toute l'œuvre le riche éclat de leurs feux

L'auteur des *Rimes de joie*, hélas! n'a pas toujours atteint à ce degré de perfection. Dans un autre livre, *Au Pays de Manneken Pis*, j'essaie vainement de retrouver le Hannon silhouetté par Monselet. Il a disparu. Je ne vois plus qu'un artiste habile, impassible et goguenard, qui fouille de son crochet d'or la vase du ruisseau. Quelques pièces toutefois retiennent l'attention: *Chevaux de bois*, *Vendeuse d'oranges*, *Marchands de marée* et surtout *Encens de foire*:

C'était d'abord l'haleine écœurante des suifs  
S'exhalant vers les cieus en spasmes convulsifs.  
Sur de larges fourneaux chantonnaient les fritures:  
La graisse en lents remous roule les prismes  
blonds  
Qui tournent, viennent, vont, montent, nau-  
séabonds,  
Plongent et font des floritures.

Près d'une fille rouge aux vulgaires poignets  
En jupes qu'un graillon empèse, les beignets  
Champignonnaient, sablés de pâle cassonade.  
O fluxions de pâte indigeste! Leurs pleurs  
Se figeaient longuement dans la fatence à fleurs  
Et puis à la cantonade.

N'est-ce pas qu'on croit voir s'engouffrer dans les baraques, pour déguster cette cuisine de foire une lente procession de bourgeois flamands, tels que les aimait Jordaens, rablés, haut en couleur, les lèvres juteuses encore des dernières ripailles, remorquant leurs épouses, imposantes matrones en robe de satin que paillette un rayon de soleil et coiffées de chapeaux fleuris comme les autels de la Vierge en Mai.

Les autres œuvres de Hannon, si on en excepte les *Vingt-quatre coups de Sonnet* et *Une messe de minuit*, se composent de revues et d'opérettes où le poète a prodigué sa pétillante verve gauloise.

Il a écrit l'année dernière pour le théâtre de Spa: *Spa! tout le monde descend*, et il est le revuiste favori des habitués du théâtre des Galeries, lesquels se contenteraient parfaitement de cet invariable régal: *le Tour du Monde* et une Revue de Hannon.

Il a collaboré à *l'Europe*, au *Rapide*, à *l'Artiste* et il fait partie de la rédaction de la *Chronique* dont il est le critique d'Art. Pendant la saison, il publie, à Spa, le *Saint-Remacle*.

De temps en temps, Hannon se rappelle qu'il est poète et la *Jeune Belgique* nous donne de lui de très exquis sonnets où l'on ne retrouve pas l'apre et mordant artiste des *Rimes de joie* ni le rabelaisien rimeur du *Pays de Manneken-Pis*. Ces sonnets, d'une teinte douce, semblent avoir été écrits pour nous prouver qu'il existe un Hannon qui peut promener ses amours par les bois sans que les scarabées en aient les sens en rumeur. On a annoncé, comme devant paraître prochainement, les *Quatorze stations de l'Amour*. Nous nous faisons une fête de suivre, en bon disciple, le christ-Hannon dans sa montée du Calvaire et nous sommes curieux de voir comment il s'y prendra pour consoler les femmes de Jérusalem.... et d'ailleurs.

Le poète, chez Hannon est doublé d'un peintre de talent. *L'Ombrelle Japonaise* qu'il exposait au dernier Salon de Bruxelles, mettait une assez belle note d'art parmi les nombreuses toiles médiocres qui tapissaient les murs du Musée.

HUBERT KRAINS.

A PARAÎTRE INCESSAMMENT :

## CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8o jésus, illustré de 25 compositions par E. BERCHMANS.  
Tirage de bibliophile à 250 exempl. numérotés portant imprimé le nom du souscripteur.

PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

*Gil Blas* a publié récemment *l'Enfant du Crapaud*, un conte de Camille Lemonnier qui, pour avoir signé ce morceau superbe, se voit traduit devant le jury de la Seine.

Dès l'ouverture des débats nous reproduirons ce conte.

Cy, en attendant, un plaidoyer que la surabondance de copie nous force à scinder au moment où s'éloignent les « deux bons gendarmes » annonciateurs des poursuites.

### Mon procès.

Les « bonnets à poils » — encore qu'ils eussent décliné cet apanage de leur sacro-sainte mission, — là-bas remontés sur leurs grands chevaux et dérivant en de fiers caracollements dans le lointain du paysage, expiatoirement je m'infligeai la lecture de ce si terrible *Enfant jailli* de ma veine quelque vingt jours avant et dont ma mémoire ne se retraçait plus qu'imparfaitement les linéaments.

A l'évidence se dénoncèrent à ma judiciaire, — tandis que, pesant les syllabes et métrant les rythmes, de phrase en phrase se déroulait l'épisode, — nombre de blâmables atteintes à l'inflexible et hautaine religion que je révère. Tel mot, abusif et détonnant, tout à coup, en mon désabusement, perdait la valeur de relation que j'y croyais avoir incluse. Puis, c'était ici de trop brusques tournants où s'étranglait la narration, là tel détail exagéré et dont l'oiseuse crudité atténuait les véhémences meilleures, ou bien l'altération d'un trait de caractère et de jeux d'ombre et de lumière insuffisamment réglés. Jamais magistrature littéraire — oh! je le jure sincèrement — n'aurait pu sévir à l'égard de ces indignes par moi-même constatés, plus rigoureusement que le mélancolique auteur s'affligeant de son imparfait métier. Un baume toutefois lénifiait le cuisant aveu d'une tâche inégalement accomplie: si des pailles obstruaient le lingot — et à mes yeux elles s'avéraient volumineuses comme des poutres — la plébéienne et épique nouvelle (quel esprit sans parti-pris ne la pourrait trouver épique?) me parut descendue d'une coulée, du cerveau aux doigts. Vous le savez, oh! vous, mes pairs! artisans des intellectuelles forges, où à votre exemple, en peinant et en geignant, je m'efforce de ductiliser le rétif métal, aucun zèle ne prévaut sur la secourable et auxiliaire nature qui, aux heures propices, nous charrie par les veines les diligents phosphores sans lesquels toujours le labeur nous déçoit. C'est vainement que le meilleur lexicographe fouit l'âpre tuf intérieur et en extirpe les vocables si les providences, en lui départissant le nerf, ne l'aident à parfaire son œuvre avec alacrité et rondeur. Or — dut-on me lapider pour ma franchise! — *l'Enfant*, à l'examen, en dépit de ses tares et de ses verrues, m'attesta le jet et ce qu'un peu barbairement nous appelons la « venue tout d'une pièce ». Sans botter ni tortiller, le gaillard d'une enjambée courait à l'exode. Et cet exode, imprévu, différé, tenu en suspens comme la pierre dans la fronde, et en qui inopinément éclatait à la finale détentée un furieux héroïsme populacier, n'était pas sans me causer quelque fierté. Selon l'art — et toute morale n'est-elle pas incluse en l'art? — ici l'ouvrier littéraire triomphait. Languissant peut-être ailleurs, il se ramassait en cette dernière perpétuité et frappait avec énergie le coup décisif. A l'instant où cette autre Théroigne — la pudeur de l'histoire s'en est-elle offensée? — se suppliciait sur son calvaire, — et non moins prodigieuse en sa démente de charité diabolique, — le récit soudain, dans un horizon de sang et de boue, secouait comme de rouges flammes de torche et atteignait sa définitive intensité.

Mais voyez-vous comme il est difficile de se comprendre. Toute volition humaine reculée à ses ultimes limites, par delà les acceptations consenties, confine au sublime. L'exclusif artiste que je nourris en mes moelles et dont nul, à travers ma carrière déjà nombreuse, ne met en doute la probité, avait, en combinant les matériaux de cette douloureuse et sombre histoire du peuple, tendu son opiniâtre effort à dégager l'effroyable grandeur impliquée en un volontaire et tragique sacrifice. Sans se départir du Vrai exceptionnel et néanmoins plausible, il avait conclu à la démencelle mais évangélique abdication de la perverse protagoniste, — d'autant plus superbe qu'elle s'assujétissait à plus d'ignominie. Le grand amour pitoyable aux races opprimées desquelles elle-même est issue remue en cette âme orageuse et profonde l'unique possibilité de dévouement

compatible avec sa bassesse originelle et les ferments d'animalité mêlés à son âcre sang de prolétaire. En se dévouant, elle déchoit à l'abjection, mais se redresse expiée — si chargée de souillures que ces souillures même la sauvent aux regards des consciences qui dans le fait discernent l'intention. Fangeuse mais secourable, elle s'égale à quelque orgiaque prêtresse de mansuétude et de piété.

Or, c'est bien cette « messe noire », l'offre de cette chair et de ce ventre qu'à travers mon incorruptible peinture de misères et d'opprobres on incrimine comme vexatoire et licencieuse. Mais le délit — s'il se confirme — vise alors l'essentielle vertu de notre art même, je veux dire l'absolue indépendance avec laquelle les écrivains de ce temps, plus haut que les moyennes bienséances, plus loin que les routines casuistiques, vont jusqu'au giron et au cœur même de l'humanité, sans peur et sans reproche, la tête haute et les mains impollues, chercher la rare et précieuse pépite enfermée en la gangue du réel. Moralité, immoralité! des mots s'ils ne déterminent pas le degré de l'art, la relative valeur de l'écrivain et sa puissance quantitative à dompter le Verbe. Quelle page de littérature, si affranchie soit-elle de toute pusillanimité réticence et si avant que t'auteur y ait foui dans les turpitudes sociales, le soc de la satire, pourrait être taxé de molester les esprits? Et quelle autre, dénuée de la discipline littéraire, ne mérite pas la générale et réparatrice exécution. Ah! j'aurais lieu de pâlir si, par des traits voluptueux et qui irritent en mon semblable la fibre sensuelle, j'avais dénaturé jusqu'à la rendre aimable et titillante l'amère et importune folie de cette tourbe ruée en son stupre. Mais alors, bien plus encore que je n'aurais contaminé la morale, j'aurais transgressé l'austère loi de l'art et le peccable auteur à la fois eut justement encouru les sociales censures et le reproche de ses confrères — ses juges naturels.

Je ne recrimine d'ailleurs ni ne m'excuse; je m'explique. Sur la même sellette où j'irai m'asseoir, des maîtres vénérés avant moi ont pris place et que leur condamnation a grandis. Une fois encore, le conflit de l'art et de la morale, en ce permanent duel de l'écrivain et du légiste, va mettre aux prises les surannées prohibitions et notre droit impérieux. J'ai pour me défendre contre le soupçon d'immoralité, l'intégrité de ma conscience et la dignité d'une vie sans compromis. Si je crains, c'est seulement pour ma littérature, et qu'elle me défende moins bien que les principes auxquels je n'ai point failli.

CAMILLE LEMONNIER.

### AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR LES POÈTES NAMUROIS

PAR AUGUSTE VIERSET.

Beau volume in-8o, tiré à 200 exemplaires, prix, en souscription, fr. 1-50 (franco par poste fr. 1-60). Après la souscription, le prix sera porté à 2-00 fr.

A PARAÎTRE :

» TÊTE \* PRESSÉE «  
PAR L'UN DES NOTRES.

LA BANDE A BEUCANARD  
PAR GEORGES ROSMEL.

### Crapuliana.

A Henri Simon.

Dju d'la.  
De nauséuses vapeurs montent des taudis populaciers; sous la chaleur d'étau du soleil de midi, la canaille s'épuce ou révasse, assommée de fatigue.

Et soudain, dans le silence bruissant, un cri:

— A secours! à l'assazin!  
D'une infecte ruelle débouche une mégère dépoitraillée, tignasse auréolée, la joue cuite des calottes maritales.

— Vola loukiz! moudreu qu'm'a volou touer!

Et d'un coup la rue s'emplit d'une foule curieuse, les femmes plaignant, apitoyées, les hommes s'en fichant, les gamins rigolant.

Une vieille s'exclame.

— Jèzusse Maaria!  
Le moudreu aboule, débraillé, abruti, grognant comme un sanglier domestique.

— Nom tot oute! On pareil affront! on gros foirt homme comme mi! Et mi honneur donc! Ji v'rârets! Tinéz'm, ou j'el va touer.

Des hommes conciliants s'interposent, le poussent aux épaules, le morigènent.

— Djan, Gustave, leis-le là, grosse biesse, elle en'a s'compte.

— Lachez-m', vis dis-je; fât qu'ji li mague on poumon.

Et la bousculade recommence.

La vieille:

— On'n sé esse maisse, dai! Binamé bon Diu et la Vierge, ni vinret-i nin' homme di police todi à c't-heure?

Mais la Providence veille.

Et la Justice Immanente des Choses se manifeste sous l'Apparence tangible (oh oui) d'un Agent de police flanqué du traditionnel pompier aux jambes en pinces d'écrevisse.

Ils s'avancent, sérieux, impassibles comme le glaive du bourreau ou le parapluie de Van den Boorn.

Une foule de curieux emboite le pas, badauds excités, vaguement épeurés, galopins réjouis formant l'avant-garde.

Les réflexions, les suppositions se croisent bruyantes, baroques.

Seuls, les « représentants de la force publique » gardent l'attitude digne, pontifiante.

Ils feront leur devoir, froidement, sans passion; ils seront sévères, mais justes.

Et, arrivés sur le « théâtre du crime », un silence relatif se fait, l'agent commence son office, dans un français approximatif:

— Qui gn'a-t'il?

Mais d'un coup d'œil sagace, il a deviné la scène, jugé la situation, établi les responsabilités.

— Ah! c'est encore une fois vous à cette heure! Habie, rotez à la Permanence.

— Mossieu l'agent, ji n'a rin fait, mi. Dihez-me si j'a fait n'saquoi.

— M'embarrasse pas, moi. Rotez, vous v's esspliquez n'avec le commissaire.

— N'mi plait nin, mi, dè roter. Là qu'jarawe! po quéque bouffes al....

— Ah! c'est comme ça. Habeie, Jözef, apougnez-me ciss' t'homme là.

Le fidèle pompier aux jambes Louis XV contourne habilement le forcené, et houp! l'enlève comme un paquet de linges... sale.

— Une voiture! commande l'agent.

Justement, à quelque distance, un cocher du haut de sa guimbarde guette l'occasion, flairant la prime.

En deux temps, le rebelle est enfourné, la portière clape et

— Cocher, à la Permanence.

Rrrrrrrrrrrrr, la voiture, escortée de gamins, s'éloigne.

Force est restée à la loi.

La foule se disperse, les commentaires vont leur train.

— Jèzusse Maaria.

NONARD.

DD. CHAPELLE,  
Halles Centrales, rue des Carmes, à Liège.  
(Galeries supérieures)  
GRAND CHOIX D'AMEUBLEMENTS  
de toutes espèces  
Le public est invité à visiter les installations et magasins provisoires.

### Sérénade d'Hamlet.

Dans l'ombre tombante du soir,  
Le feu-follet qui se déplace  
Et qui soudain choit et se casse:  
L'espoir!

Un peu de neige et de blancheur,  
Le pas d'un être humain qui passe,  
Et sur le sol l'immonde trace:  
Le cœur!

Un beau rêve, poignant et lourd,  
Une illusion qui s'efface;  
Puis un cœur d'enfant qui se lasse:  
L'amour!

Quelques larmes chaudes, d'abord;  
Le baiser d'une âme qui passe,  
Un vol éperdu dans l'espace,  
O Mort!

F. ELL.

## CAPRICE REVUE

CHEZ AUG. BÉNARD, ÉDITEUR A LIÈGE

LE

### MUSÉE WIERTZ

publié en 16 livraisons contenant 6 pl.  
en phototypie, format 40/52.

SOMMAIRE DE LA 1<sup>re</sup> LIVRAISON :

- Pl. I. Les partis jugés par le Christ.
- II. La civilisation au XIX<sup>e</sup> siècle.
- III. La confiance.
- IV. Sommeil de l'Enfant Jésus.
- V. Plus philosophique qu'on ne pense.
- VI. Napoléon aux enfers.

Prix de chaque livraison . . . . . 5 frs.  
L'ouvrage complet par souscription . 80 frs.

Aussitôt la souscription close, l'ouvrage sera  
porté à 100 francs.

### A Bayreuth.

Notre ami Louis Kefer, directeur de l'École de musique de Verviers, nous envoie une excellente *Lettre de Bayreuth*, que nous sommes heureux de reproduire.

Cette appréciation admirative, enthousiaste, d'un homme compétent comme Louis Kefer, console pleinement des restrictions cauteleuses, timides, grotesques, idiotes de quelques gloires musicales de département, qui croient émettre une opinion « sage » en disant : « Il y a de bonnes choses dans Wagner. »

### Le Drame musical de R. Wagner à Bayreuth.

Convié par un de nos mélomanes distingué et habitué des représentations Wagnériennes de Bayreuth, nous partons pour le pèlerinage artistique, entraîné par la foi dans le génie de ce grand homme qui a remué tant d'idées, qui a bouleversé et renversé tant de vieilles formules musicales et dramatiques, qui a su renouer l'ancienne orchestrique des Grecs et renouveler, rajouter les procédés de haute esthétique que Gluck avait si impérieusement imposés et dont les saines traditions ont été perdues et abandonnées, hélas, pendant plus de 50 ans.

Il a su, ce vaillant lutteur, rétablir l'équilibre, l'harmonie et la fusion complète entre ces trois arts qui constituent par leur union intime le théâtre moderne : la poésie, la musique et la mimique, ces trois arts, autrefois désunis sacrifiés l'un par l'autre, sont aujourd'hui si heureusement et si étroitement unis dans le drame musical de Richard Wagner, que nous ne concevons pas, pour le moment, de perfection plus grande, de réalisation plus élevée, de conception plus grandiose.

Que n'a-t-il pas fallu d'énergie opiniâtre, de volonté incessante jointes au génie créateur le plus puissant du siècle pour arriver à ce résultat !

Construire dans une petite ville de 18.000 habitants un théâtre modèle simple et grand, outillé et machiné d'après tous les progrès acquis. Réduire ce théâtre à des proportions assez exigües (il ne contient que 1500 places) pour qu'il ne soit jamais exploité dans un but mercantile ; faire disparaître les loges et les différences de places (il n'y a que des stalles en gradins) ; faire disparaître l'orchestre, construire une scène deux fois grande comme la salle ; plonger celle-ci dans l'obscurité pendant toute la représentation, laissant ainsi toute distraction de côté pour permettre à l'auditeur de concentrer toute son attention sur la scène, entraîner, captiver, conquérir à cette cause les plus grands artistes de l'Allemagne et de l'étranger, qui, pour la plupart, apportent généreusement le concours gratuit de leurs talents à la manifestation artistique la plus parfaite qui ait jamais pu être réalisée dans le domaine du théâtre.

Où trouver, en effet, un tel dévouement, une telle abnégation chez des artistes de premier ordre, lesquels acceptent aujourd'hui un rôle

absolument effacé après avoir brillé la veille au premier rang ; où trouver un assemblage de noms célèbres comme ceux qui depuis la fondation de ces représentations modèles y ont apporté leur part d'action ; où trouver un orchestre de 108 instrumentistes, les meilleurs de toute l'Allemagne, qui, par pur dévouement, acceptent les conditions infimes auxquelles ils sont engagés ; où trouver des chœurs dans lesquels on voit figurer des artistes en grand nombre ; où trouver un public comme celui qui se rend à ces fêtes ?

Un public qui ne recherche ni les distractions, ni les plaisirs, qui ne va là que pour l'œuvre d'art exclusivement, et qui y va avec le recueillement que comporte une chose aussi élevée, aussi belle, aussi sérieuse. Bayreuth est actuellement le La Mecque musical ; tous les peuples, toutes les nations y sont représentés. Et quelle discipline ! Une fanfare sonore composée d'une quinzaine d'instruments en cuivre donne aux trois ailes principales le signal d'entrée par un thème caractéristique de l'œuvre ; en deux minutes on est entré, chacun a trouvé sa place ; deux minutes pour se reconnaître, puis instamment le gaz est baissé et tout le monde est assis. Silence solennel ; on sent, car on ne le voit pas, que le bâton du chef d'orchestre est levé (et ce sont de maîtres bâtons que ceux de Hans Richter et de Motll) ; quelques secondes d'une anxiété profonde, puis la sonorité magique, mystérieuse, part on ne sait d'où, les harmonies se développent, les timbres se confondent dans une irradiation, dans une effluve harmonique qui vous enveloppe, vous captive, et qui vous arrive de toutes parts sans que vous sachiez d'où et sans que vous voyiez le moyen employé pour produire cet effet.

Cela est réellement magique, inimaginable ; rien ne peut donner une idée de l'impression que cela produit ; il faut l'entendre. Le rideau s'ouvre par le milieu, les décors sont superbes, la machination admirable, l'éclairage électrique de la scène est réglé par un régisseur spécial qui produit tous les effets de lumière, de sa table à boutons électriques. La mise en scène est entourée de soins si artistiques, de détails si charmants, que l'illusion est complète.

Là, le chœur ne s'aligne pas pour débiter une phrase quelconque ; il prend au contraire une part très vive à l'action, il va, vient, se remue en des mouvements si naturels et si vrais que sa mimique est aussi parfaite que peut l'être l'exécution musicale qui lui est confiée. Les artistes sont de premier ordre ; à côté des Materna, des Malten, des célèbres tragédiennes lyriques allemandes, viennent se grouper les Gudehus, les Scheidemantel, les Reichman, les Friedrichs et notre compatriote Van Dyck, le plus beau Parsifal qu'on ait vu jusqu'à ce jour. J'en passe, et des meilleurs, mon intention n'étant pas de faire ressortir le mérite plus ou moins grand des chanteurs ; ceux-ci d'ailleurs ne me pardonneraient pas de parler d'eux au lieu de parler de l'œuvre. Quel admirable dévouement que le leur ! Ici, pas d'applaudissements après la phrase du ténor, du baryton ou de la falcon, rien que l'émotion contenue qui éclate en bravos enthousiastes, lorsque le rideau est tombé et la dernière note de l'orchestre entendue. Personne ne revient sur la scène, et nous ne sommes pas affligés de la rentrée ridicule de quelques personnages qui se traillent des coulisses pour venir prendre la grosse part des applaudissements qui devraient aller droit à l'auteur et que nos modestes interprètes s'accaparent si volontiers.

A la fin du spectacle seulement, lorsque l'enthousiasme débordant du public éclate, le rideau s'ouvre et vous revoyez, non pas les deux ou trois principaux rôles, mais le tableau final tout entier ; c'est à l'œuvre, c'est à l'auteur qu'on fait honneur, le reste ne compte pas

ou ne vient qu'en sous-ordre. Avions-nous raison de dire en commençant que le Théâtre tel qu'il a été conçu par Wagner est un art tout nouveau pour nous, qu'il rompt avec toutes les vieilles conventions du vieil opéra ?

L. KÉFER.

(La suite au prochain No.)

### Théâtre de la Monnaie.

RÉOUVERTURE DE LA SAISON THÉÂTRALE.

A présent le théâtre de la Monnaie a terminé ses débuts. *Sigurd, Faust, le Roi l'a dit, les Pécheurs de Perles, Rigoletto, le Caïd*, ont permis à la direction de présenter au public Bruxellois tous les éléments de la troupe ; et l'on peut espérer que celle-ci restera intacte — chose rare depuis quelques années. Acteurs restés de la saison dernière — auxquels ont fait des ovations chaleureuses — et acteurs nouveaux, tous semblent avoir acquit dès les premiers soirs leur droit de cité sur notre première scène.

Particulièrement bien accueilli a été le fort ténor Chevalier. Doué d'une voix forte, très sonore et chaude, il a tonitrüé au grand bonheur des amateurs de coups de G...osier. Seulement M. Chevalier est un peu novice comme chanteur et comme acteur. Son chant est mal conduit et est faussement expressif, et son jeu est trop matamorant et quelque peu vulgaire ; mais ce sont là défauts corrigibles, et nous espérons que M. Chevalier s'améliorera au contact des très parfaits artistes ses partenaires.

M. Gardoni la nouvelle basse chantante a fort bien réussi également ; sa voix est sympathique, chaude et bien timbrée et son jeu ne manque pas de distinction. Quant à Mmes Cagnart et Rocher elles ont réussi, c'est tout ce qu'on peut en dire ; elles n'ont pas suffisamment chanté, jusqu'à présent, pour nous permettre de les apprécier sérieusement.

Mmes Caron, Melba, Landouzy, MM. Engel, Legrin, Renaud, ont été ovationnés à tour de rôle ; il faut reconnaître du reste que jamais suffrages du public ne furent mieux mérités.

Rien à dire des pièces fort connues, les spectacles habituels des débuts — à part *Sigurd* et *le Roi l'a dit*. — Le succès de celui-ci promet de le conduire loin ; c'est du reste le plus délicieux et le plus agréable des vrais opéras comiques.

LOIS DE GIRAL.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie  
FABRIQUE DE REGISTRES  
Fabrique d'articles pour cotillon  
RELIURES

Louis Haas-Depas

25, Place du Théâtre, LIÈGE

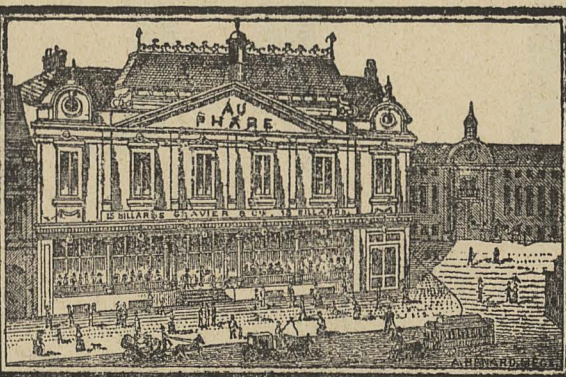
AU CŒUR D'OR  
JEAN SOIRON  
LIÈGE  
RUE DE LA RÉGENCE, 32  
GLACES, CADRES  
GROS & DÉTAIL  
Anciennement  
RUE DE LA CATHÉDRALE  
39

FER POUR LE  
REPASSAGE DE LUXE

AMIDON BRILLANT AMÉRICAIN  
(Avec mode d'emploi sur chaque paquet).

H. FONDER-BURNET  
48, RUE DU PONT-D'ILE, LIÈGE.

### AU PHARE — GRAVIER ET C<sup>ie</sup>



LIÈGE PLACE VERTE.

### Au Pavillon de Flore.

La réouverture se fera vers le 30 courant.

### Bruxelles.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

LUNDI 17 SEPTEMBRE 1888.

13<sup>e</sup> représentation de

### LA FAVORITE

Du sieur Donizetti.

Fernand,	Engel.
Alphonse,	Seguin.
Balthazar,	Vinche.
Gaspard,	Boon.
Léonore,	M <sup>me</sup> Rocher.
Inès,	Gaudubert.

### THÉÂTRE DU PARC

Rideau à 8 heures.

### NOS ALLIÉES

Comédie en 3 actes par M. Po<sup>t</sup> Moreau.

Philippe de Mauri,	MM. Anatole Bahier.
Gaston de Rech,	Colin.
Badinois,	Murray.
Mongéard,	Roy.
Henriette Dolcy,	MM <sup>es</sup> Roybet.
Athénaïs,	Lagneau.
Claire,	Thomassin.

On commencera par

### FAUTE DE S'ENTENDRE

Comédie en un acte par M. Ch. Dweyrier.

Jouée par MM. Murray, Leroy et M<sup>lle</sup> Thomassin.

### V<sup>o</sup> ELISE MAGIS

RUE DU PONT-D'ILE, 47<sup>bis</sup>, LIÈGE.

Porcelaines fines et ordinaires de toutes provenances. — Faïences anglaises, de Delft, Nancy, Rouen, Suisse, italiennes et du pays. — Cristaux. — Verres. — Grand choix d'objets de fantaisie en Chine, Japon, Saxe, Sèvres, Nancy, Lille et Marseille. — Objets en cuivre et en bronze doré. — Plateaux viennois en laque, en cuir bouilli, en bronze doré et argenté. — éventails de tous prix. — Albums de photographie. — Cadres et Paravents pour portraits. — Abat-jour. — Mignonnettes et Lambrequins. — Savon, Parfumerie, Eau de Cologne 1<sup>re</sup> marque. — Objets de ménage. — Dépôt des thés de la maison Roelofs d'Amsterdam. — Objets à peindre en porcelaine, en bois blanc et en terra Cotta de Copenhague.

LA MAISON

### HAENEN, TAILLEUR

Place de l'Université, à Liège.

Se recommande pour son bon marché et la bonne qualité de ses étoffes.

### LIBRAIRIE BELGE & ÉTRANGÈRE

### ÉDOUARD GNUSÉ

RUE DU PONT-D'ILE, 51, LIÈGE.

Insertions dans tous les journaux et service régulier d'abonnements aux publications belges & étrangères.

AUG. BÉNARD, ÉDITEUR A LIÈGE.

VIENT DE PARAÎTRE :

### Cours élémentaire de Langue Néerlandaise

A L'USAGE DES WALLONS  
ayant fait des études primaires

par M. SNYCKERS, Directeur des Études à l'Institut royal des Sourds-muets et des Aveugles, chargé du cours de flamand à l'École supérieure d'adultes de la ville de Liège.

Première partie : Étude de la proposition.  
Cartonné, 0-75.

Deuxième partie : Étude de la phrase. Id. 0-75.

### APÉRITIF & DIGESTIF

ESSENTIELLEMENT  
HYGIÉNIQUE

MAISON  
DE VENTE  
**AMER MAUGUIN**  
16 et 18, rue Léopold  
LIÈGE.

### PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sauvenière.

### COMPAGNIE

DES

### Propriétaires Réunis

pour l'assurance à primes contre l'incendie  
Agent principal : A. DEPAS, Liège.  
64, rue Hocheporte.

### THIRIAR-HERLA

Rue Léopold, 19, LIÈGE.

RÉPARATIONS SOIGNÉES  
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.  
Ambre, Cannes, etc.  
PRIX MODÉRÉS

ANVERS 1888, MÉDAILLE D'OR  
DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie ·

### Aug. Bénard.

Imprimeur-Éditeur  
Rue du Jardin Botanique, 12  
Liège.

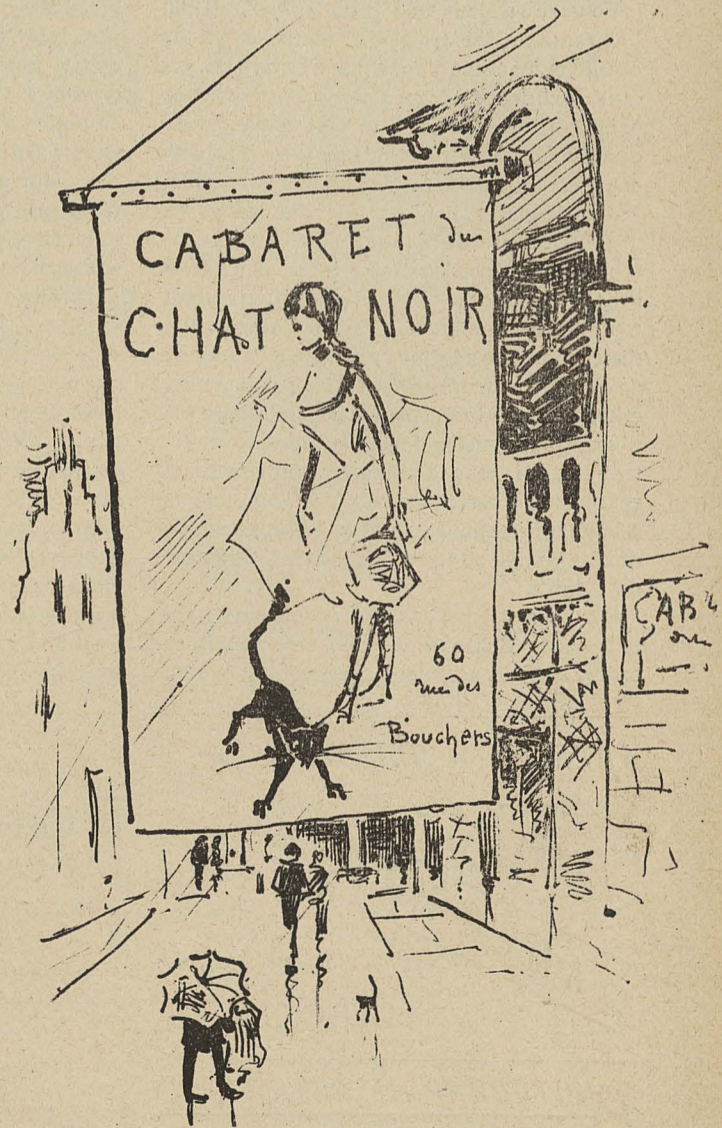
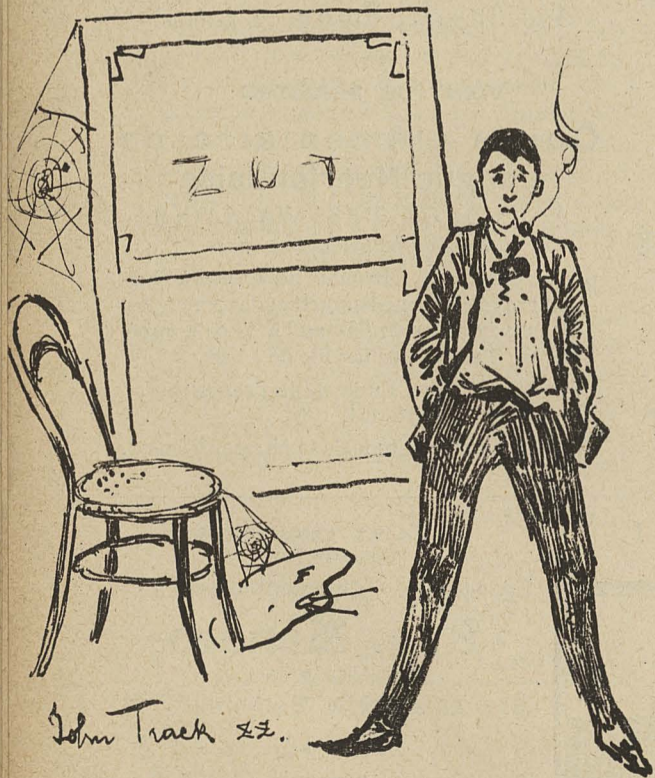
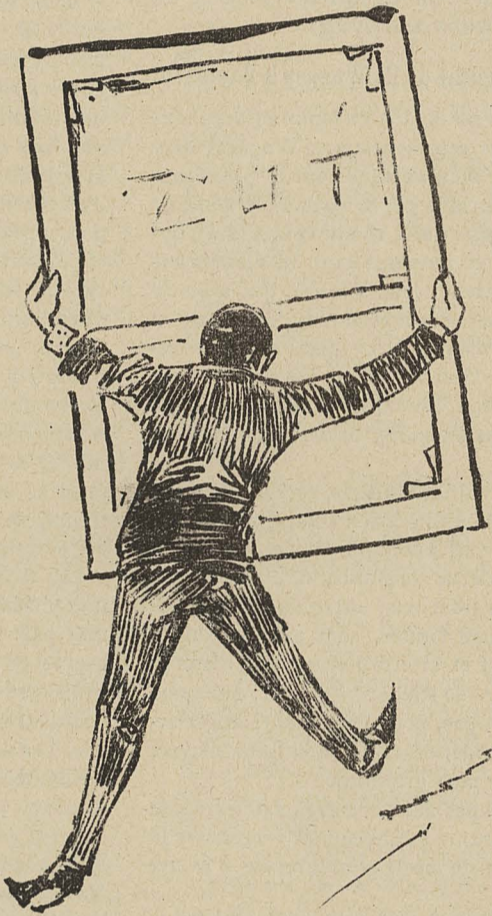
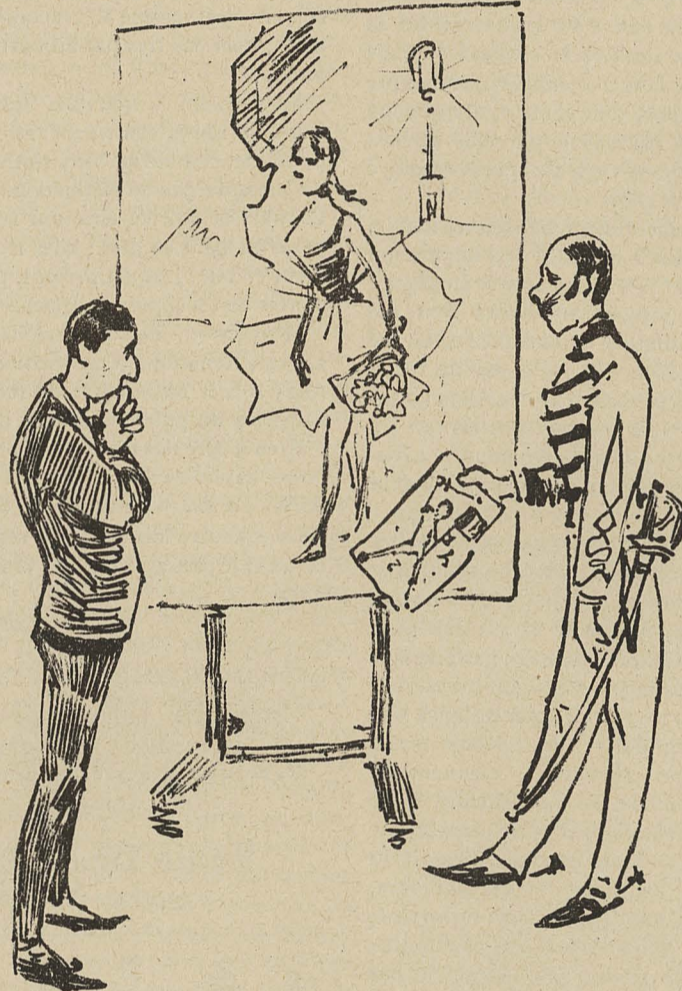
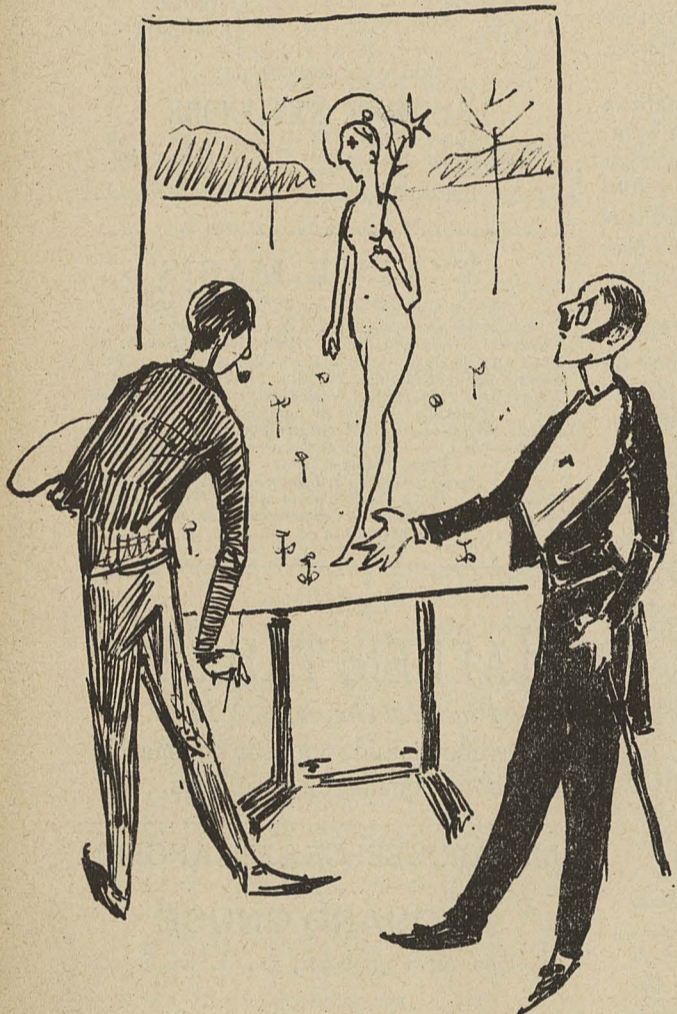
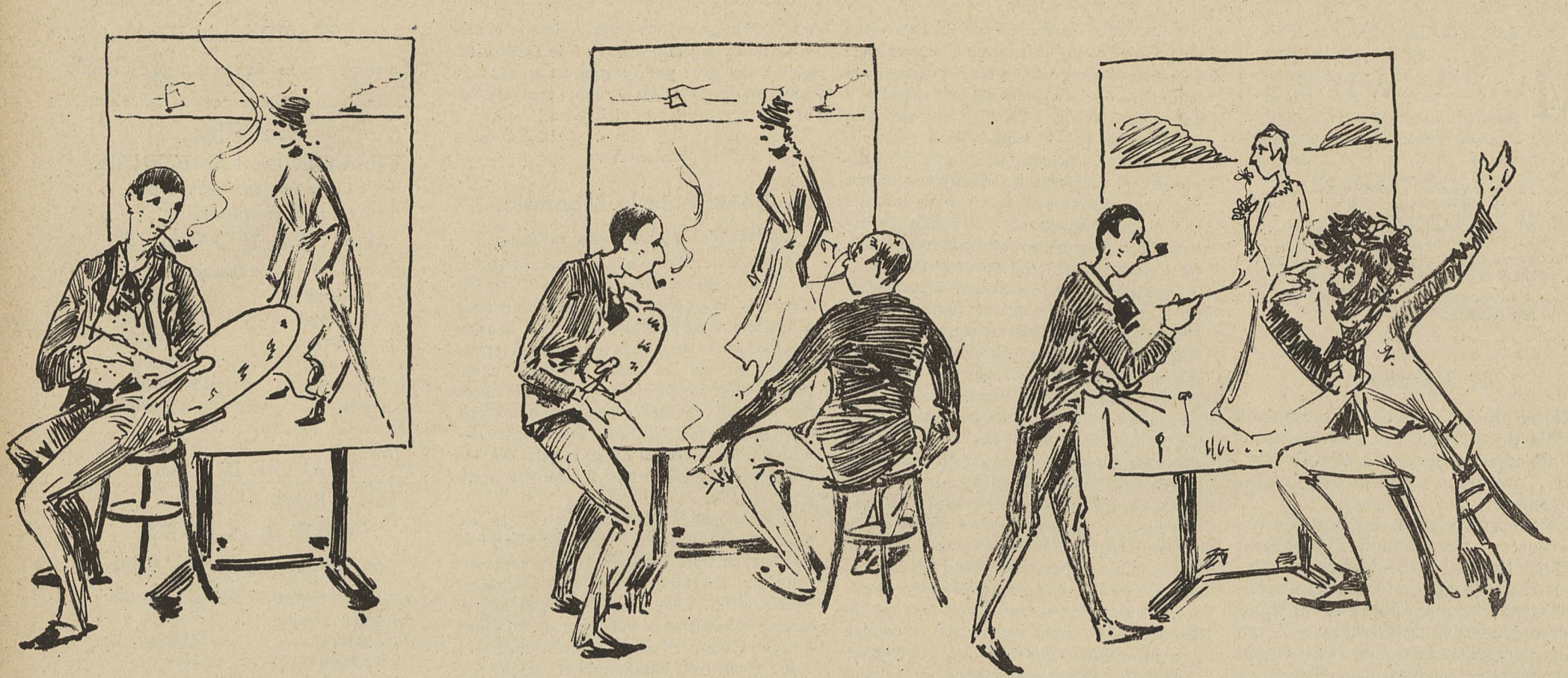
CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES  
TABLEAUX-RECLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE  
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

CLICHERIE GALVANOPLASTIE  
PHOTOGRAVURE.

Liège, Imp. Aug. Bénard.

La critique est facile mais l'art... de.  
(Abel-Lader)

À mon ami Tichon



LE TABLEAU DE GENRE  
PAR JOHN TRACK.